

*Relais d'Amitié et de Prière, Journée nationale du 19 février 2011*

## **La maladie psychique d'un proche : Épreuve ou chemin de conversion ?**

*Par Monique Durand Wood, ancien aumônier en établissement psychiatrique, théologienne*

### **INTRODUCTION**

Comment ne pas répondre aussitôt : à l'évidence, la maladie psychique d'un proche est une *épreuve*. C'est même une épreuve multiforme :

- qui touche notre cœur, parce que ce proche qui est malade, nous l'aimons ; et nous peinons de le voir souffrir ;
- qui touche notre esprit, parce que nous ne comprenons pas grand-chose à sa maladie ;
- qui peut toucher notre santé, parce que le stress paraît insurmontable ;
- enfin, qui touche la vie familiale et la vie sociale, parce que les repères changent, et nous ne savons plus, quelquefois, où trouver des appuis.

Quant à être un *chemin de conversion* - c'est moins sûr... Que veut-on dire, d'abord, par conversion ? S'il s'agit d'un retournement, d'un changement dans nos façons de voir, alors là oui, nous sommes retournés ! Mais c'est plus que cela, c'est plus exigeant. D'autres que nous, qui sont passés aussi par les épreuves, en ont témoigné :

La conversion, ou plutôt le début de conversion, son ébauche, est un mouvement de relèvement. Et ce relèvement, cette remise debout, nous ouvre un nouveau chemin de vie sur lequel, plus tard, il arrivera de rendre gloire à Dieu !

Rendre gloire, non pas pour l'épreuve, non pas pour les souffrances. Mais pour les traces de Vie présentes malgré l'épreuve, sous l'épreuve, comme ces fleurs fragiles qui poussent parmi les pierres ou sous la neige. « *Dans les temps d'extrême dénuement*, écrit Lytta Basset dans son livre, « Ce lien qui ne meurt jamais », *on reçoit sans même s'étonner la moindre goutte de rosée...* » (p : 37).

Se convertir, entrer en conversion, c'est entendre la parole : *Lève-toi, prends ton grabat et marche !...* Et puis, oui, se lever, marcher en portant sa misère, et rendre grâce à Dieu pour cette guérison de l'âme. Non pas une guérison physique, ni mentale, ni sociale, non pas la résolution de tous les problèmes surgis avec la maladie, non, la guérison de l'âme : soit une *réconciliation* profonde. Avec Dieu, avec les autres, et avec soi-même.

Ce chemin ne se fait pas seul. Une conversion s'opère grâce à des rencontres, et elle conduit à des rencontres. Etre un converti solitaire n'aurait pas de sens... Dès l'entrée du chemin de conversion, il y a une rencontre ; soit avec quelqu'un qui a semé une parole, ou fait un geste étonnant ; soit avec quelque chose d'inattendu, de doux, ou quelquefois de violent. Et cette rencontre-là met en mouvement. Bien plus, elle ranime. Elle restaure le souffle et ouvre à une vie plus large.

Mais il y a plusieurs types de conversion.

Il y a des conversions lentes et timides, et des conversions audacieuses. « *Dieu a fait des chemins pour tous* », écrivait la poétesse Marie-Noël, « *pour les pieds (...) et pour les ailes.* » « *Pour les chères petites âmes* », et pour « *les âmes de haut vol...* » (*Notes intimes*, p : 25).

Il y a des conversions brutales et aveuglantes, comme celle de l'apôtre Paul sur le chemin de Damas, et des conversions dans l'émerveillement, comme pour l'écrivain Paul Claudel derrière un pilier de Notre Dame.

Il y a aussi des chemins qui s'ouvrent dans des moments extrêmes. L'historien Max Gallo confiait récemment, dans la revue *Prier*, les circonstances tragiques de sa conversion. Max Gallo ne portait aucun intérêt à la religion. Ses parents l'avaient baptisé enfant et envoyé au catéchisme, mais devenu homme et père de famille, il se considérait comme agnostique. Or un jour il apprend le suicide de sa fille, âgée de 16 ans. Alors, il s'est passé ceci, écrit-il : « *Je me suis précipité dans l'église la plus proche. Je me suis agenouillé, et j'ai récité les prières de mon enfance que j'avais cru oubliées/ et qui me revenaient, comme les seules paroles capables de me faire accepter ce qui m'apparaissait inconcevable.* » Plus tard, il parlera de ce moment comme d'un « *grand retournement intérieur* ».

Chez certains croyants, à l'inverse, l'épreuve suscite un rejet de Dieu. Mais cette nuit de la foi peut conduire aussi à une conversion nouvelle : pourvu que nous changions notre image de Dieu, en ne lui-imputant pas nos malheurs. Je reparlerai de l'image de Dieu en évoquant Abraham, mais aussi Job. Pour Max Gallo, l'épreuve n'a pas non plus produit une conversion instantanée ! Mais elle a été un point de départ. D'autres étapes jalonnent son chemin de foi. On parle d'ailleurs d'un « parcours » de conversion. Et c'est vrai, parmi les épreuves, que la conversion est plutôt un parcours du combattant qu'une entrée en extase...

Mais c'est un combat qui se mène en confiance, parce qu'on n'est pas seul. D'autres nous entourent, nous aident. Un Autre, inconnu et mystérieux nous aide. Dieu n'envoie pas le mal, « *Il ne veut pas la mort* ». Au contraire : dans les événements, même tragiques, il crée des rencontres. Dans la Bible, ces rencontres sont parfois illustrées par la venue d'un ange...Même si nous ne voyons pas un ange surgir à nos côtés, les rencontres nous aident à nous relever.

## DEVELOPPEMENT

Pour illustrer maintenant cette possibilité - l'ouverture d'un chemin de *conversion* à partir des *épreuves*-je m'appuierai essentiellement sur deux pratiques :

- Le travail pastoral en hôpital ; avec ses temps de formation, de partage en équipe, d'écoute, et d'accompagnement ;
- L'animation de groupes de méditation de la Bible.

Mon expérience personnelle comme parent, bien entendu, a contribué à ma réflexion. J'utiliserai d'ailleurs assez souvent, dans ce qui va suivre, le « nous ».

### Trois épreuves qui ont ouvert des chemins

J'ai retenu trois épreuves particulières, trois moments clés que nous, familles, avons à affronter, et qui ouvrent pour nous des chemins de conversion possible.

Les épreuves de nos proches malades ne sont pas oubliées, au contraire : nous les comprendrons mieux. Et nos conversions, s'il en est, pourront faciliter les leurs... bien que, d'après mon expérience en aumônerie, ils nous aient souvent précédés sur le chemin.

Ces trois épreuves, qui nous ouvrent un itinéraire, je leur donne pour titres :

1. *La perte des ambitions*
2. *L'identité défigurée*
3. *L'excès de culpabilité*

Et comme la Bible est un livre extraordinaire, qui parle de tout l'être humain, de tout ce qui l'agite, dans sa vie quotidienne et dans sa relation avec Dieu, j'ai retenu aussi trois récits - qui rapportent ces trois types d'épreuve, et annoncent en même temps les voies d'une conversion -. Ces trois récits sont les suivants :

1. *Le sacrifice d'Isaac*, (que la psychanalyste Marie Balmory a trouvé pertinent, ajuste titre, d'appeler plutôt « le sacrifice d'Abraham »)
2. *La confrontation entre le roi David et son fils Absalon*
3. *L'épreuve de Job*

Chacun de ces récits, au fond, rapporte une épreuve universelle, traversée par tout parent. Mais l'intensité du texte est si forte, l'épreuve décrite si radicale, si extrême qu'elle peut nous toucher particulièrement face à la maladie psychique.

### A l'image d'ABRAHAM

Première épreuve, donc, *la perte des ambitions*.

Mon fils, ma fille, mon proche en qui j'avais placé certains espoirs n'y répond pas. Il se dérobe aux projets que j'avais faits pour lui. Je n'ai plus d'influence sur ses pensées, plus de poids sur son éducation. Il n'entend pas mes demandes, n'écoute pas mes questions. Il ne veut rien de moi. J'ai le sentiment que je ne lui apporte rien.

Je peux développer alors cette prise de conscience : sa destinée, au fond, ne m'appartient pas. Mes ambitions pour lui me semblaient légitimes. Je le trouvais doué pour ceci, ou pour cela. Je le voyais devenir ingénieur, artiste, technicien, chercheur... Je dois renoncer à tout projet sur lui. « *Vos enfants ne sont pas vos enfants...* », prévenait l'écrivain Kalil Gibran... En effet. Mais où sont passés tous les rêves que nous avons faits ensemble ? Même les rêves qu'il faisait seul ?

Les troubles psychiques, de surcroît, en crises répétées, paraissent abolir toutes nos perspectives d'avenir.

C'est l'épreuve que traverse Abraham. Il croit devoir sacrifier, au sens propre, son fils Isaac. Dieu le lui demande ainsi, croit-il. Et il s'apprête à obéir. Il part, avec le jeune garçon, pour la montagne du sacrifice.

Toutes les ambitions d'Abraham, pourtant, reposaient sur cet enfant. Isaac était même nommé le « *fils de la promesse* » ! Né tardivement, comme par miracle, puisque Sara sa mère était stérile et ses parents âgés, il devait rendre la postérité de son père *aussi nombreuse que les étoiles du ciel...* quel avenir resplendissant !

Ce qui est touchant, dans l'ascension d'Abraham, c'est que le renoncement est déjà là. On peut penser qu'il s'opère en lui à mesure qu'il monte. Ce n'est pas encore la conversion, qui aura lieu en haut de la montagne. Mais l'enfant rêvé d'Abraham, le fils « virtuel » idéalisé peut-être, c'est fini... Abraham rompt avec ce fils imaginé. Il s'apprête à couper, à séparer. Et pour ce faire, il gravit la pente - il se rapproche du ciel - armé d'un couteau.

Le couteau indique que Abraham accepte - le cœur brisé, mais il l'accepte - de couper avec ce jeune homme qui faisait sa fierté : il renonce aux projets grandioses qu'il a forgés pour lui ; il renonce à ces rêves immenses ! - on peut se rappeler aussi la descendance promise : *aussi nombreuse que les grains de sable* - qui lui aurait permis à lui, Abraham, d'étendre sa puissance patriarcale sur des générations... bref, Abraham renonce, en son fils, à son propre avenir.

Pourquoi ? Pour qui ? Pour Dieu ? Par obéissance, dit la Bible. C'est tout de même étonnant. Vu de l'extérieur, c'est révoltant. Ou bien il faut comprendre que Dieu, pour lui, est un maître intérieur ; et ce maître lui commande de « lâcher prise » sur son fils. Abraham obéit à la voix de Dieu, dans l'intime de lui-même. Il cède à cette voix intérieure qui l'a toujours accompagné au long des routes depuis son départ d'Ur, en Chaldée, après lui avoir soufflé : *Va, quitte ton pays et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai. Va vers toi-même*, traduisait André Chouraqui.

*Va*. Non pas vers ton fils. *Va vers toi-même*. Vers ton cœur profond.

Et le fils, aussi, doit aller vers lui-même. Il est un homme libre, au risque d'en mourir. Il n'est pas le prolongement de son père. Il doit, lui aussi, *quitter la maison*. Il n'est pas le support des ambitions paternelles, même légitimes, même justes. Le fils n'appartient à personne, sinon à Dieu. Abraham comprend cela.

Et il s'apprête à rendre à Dieu ce que Dieu lui avait octroyé.

Le procédé est radical ! C'est comme si Abraham passait du tout au rien. Heureusement, un intermédiaire surgit : un Ange du Seigneur, qui arrête le bras du patriarche. Inutile de passer aux actes de cette manière ! Ce n'est pas un geste définitif qui t'est demandé ! Abraham ouvre la main qui tenait le couteau.

On peut voir là l'aboutissement de la conversion. Il a suffi, pour lui, d'accepter d'entreprendre cette ascension pénible. Il a suffi qu'il renonce en lui-même au destin filial entrevu. Il a suffi qu'il supprime en lui le fils rêvé, le fils resplendissant, pour témoigner de sa foi en Dieu. Abraham est un homme de foi, mais qui était appelé à modifier sa représentation de Dieu.

Tout parent est amené à ce renoncement. Mais la maladie psychique rend l'épreuve plus rude. Rien ne semble subsister pour le jeune, au moment de la crise, des perspectives d'avenir envisagées. L'espoir revient après la crise. Et retombe avec la crise suivante. J'ai rencontré, en hôpital, des jeunes qui avaient entamé de brillantes études : en mathématiques, en histoire, en lettres, en médecine, à Polytechnique... Peu parmi eux ont pu poursuivre ou reprendre les études initiales. A la première hospitalisation, on y croit encore. Avant de comprendre, lors d'une 2<sup>ème</sup> ou 3<sup>ème</sup> **HDT** (**H**ospitalisation à la **D**emande de **T**iers), que le bel avenir entrevu se dissipe. L'épreuve est pour eux, plus encore que pour nous. N'en rajoutons pas, ce que nous sommes tentés de faire parfois, en réitérant nos souhaits ou relançant leurs ambitions.

Renonçons, du moins, au projet initial. D'autres voies, plus créatives parfois, pourront s'ouvrir. Des talents enfouis pourront venir au jour et s'exprimer. Encore faut-il que nos proches soient pris en charge dignement ; qu'ils puissent développer leurs activités et leurs talents, au lieu d'être regardés comme des suspects. Mais c'est une autre histoire...

Comme pour Abraham, les renoncements ouvrent des chemins. Le renoncement au projet d'avenir, souvent professionnel, qu'on a en tête, constitue une première épreuve. Mais il oblige à regarder autrement son proche : non pas moins bien, moins prometteur, moins riche de potentialités, loin de là. D'autres richesses habitent en lui qui pourront émerger. Mais ailleurs que dans le cadre où il était placé.

### A l'image de DAVID et ABSALON

Et voici une 2<sup>ème</sup> épreuve, *l'identité défigurée*.

Non seulement, j'ai dû revoir mes prévisions, mais j'ai devant moi un inconnu. Mon proche est devenu méconnaissable, il se dresse quelquefois en adversaire, devient agressif, use de violence verbale, voire physique. Il me remet en question profondément.

Cet inconnu, que j'ai là devant moi, ne ressemble plus à mon fils ou ma fille, à mon conjoint, à mon papa ou à ma vieille maman. C'est un personnage qui me semble étranger - et étrange.

Il se peut d'ailleurs, que lui-même voie en moi un étranger. Voire l'Adversaire personnifié : il me traite alors de « démon », de « satan », de « sorcière »... Provocation ou délire ? Pas facile d'en juger. Bref, il arrive que celui ou celle que l'on croyait familier, aimant, se comporte tout à coup en ennemi. Non seulement il n'a plus de lien avec moi, semble-t-il, non seulement il ne m'aime plus, ne me respecte plus, mais encore il me menace, il m'injurie. Moi qui suis celui ou celle qui pourrais le comprendre, le défendre, l'aimer, je suis devenu(e) sa cible. Je suis le bouc émissaire chargé de porter son mal... Car, il souffre, bien évidemment. Et c'est cela le plus terrible : il n'y a plus, entre nous, en apparence, que ce paquet de souffrance incompréhensible.

D'autres fois, si l'on n'est pas l'ennemi désigné, on est ignoré. Ou bien cause d'évitement, de fuite. Tout cela entraîne une perte de l'estime de soi, la crainte du regard des autres, la honte.

*Quelques témoignages de parents* (recueillis dans un ouvrage d'Annick Ernoul, formatrice maladie grave, et Catherine Le Grand-Sébille, socio-anthropologue) !

- « Du jour au lendemain... elle nous disait des choses étranges, elle nous échappait, avait toujours envie de sortir... Petit à petit, elle ne dormait plus, elle avait des insomnies, des petites crises passagères... ça passait, mais quelque chose la travaillait ». (Père, JF sx, 22ans).

- « Notre fils, dans ses crises, était vraiment très violent contre moi... Alors lui, il était persuadé qu'il y avait un complot, que la télé s'adressait à lui... Il entendait des voix... Il nous disait : 'Faites-les taire !' » (Père, JH, sx, 22 ans).

- « C'est en vacances que je l'ai vue en maillot de bain et j'ai réalisé sa maigreur. Je lui ai dit qu'il fallait faire quelque chose, qu'elle ne s'alimentait plus... » (Mère, JF, 17 ans, tca).

Voir défigurée l'identité d'un proche, c'est l'épreuve, poussée à l'extrême, qu'a vécue le roi David avec son fils Absalon. Fils chéri de David et de sa femme Maakah, Absalon se comporte assez tôt bizarrement. Certes, il rend justice à sa sœur, Thamar, quand celle-ci est violée par son demi-frère ; il tue en effet le demi-frère - ce qu'on pouvait appeler à l'époque « un crime d'honneur » - mais il le fait deux ans après les faits, à froid. Et il doit fuir devant la colère de son père. David lui garde toute sa tendresse, pourtant, mais ne peut le soustraire à un châtement...

Absalon reste en fuite trois ans : le temps pour lui de monter des complots pour déloger son père du trône royal. Quand il revient, il fait semblant de faire allégeance à David et se prosterne, dit le texte, « *face contre terre devant le roi.* » Et alors, ajoute le récit, « *le roi [qui pardonne volontiers] embrassa Absalon.* » (cf : 2S, 13-18).

Mais Absalon poursuit sa quête du pouvoir et entraîne les soldats de David à la révolte. « *La conspiration devint puissante, dit le texte, et le parti d'Absalon de plus en plus important* » (2815,12).

David est prévenu de la conspiration. Mais quand l'informateur insiste, mettant en garde David : « *Le cœur des hommes d'Israël s'est tourné vers Absalon* », David ne propose rien de mieux à ses serviteurs que la fuite.

Il n'est pas naïf. Il a déjà passé la première *épreuve, la perte des ambitions*. Il sait que ce fils n'est pas le successeur rêvé pour son royaume... Mais Absalon est si changé que David en a peur. « *Absalon, dit-il, ne nous fera pas de quartier (...). Il aura vite fait de nous atteindre et de nous mettre à mal...* »

Pourtant, David continue de l'aimer profondément, ce fils. Et jusqu'au bout, jusqu'aux crimes accomplis par Absalon, il l'aimera tendrement. Déjà, au moment de se sauver devant l'armée d'Absalon, « *David montait par la montée des oliviers, dit le texte, il montait en pleurant ; il avait la tête voilée et il marchait nu-pieds* ».

Absalon dirige une armée contre son père. David s'éclipse. Mais les chefs de l'armée de David, quant à eux, n'entendent pas se laisser vaincre. Joab, notamment, veut défendre le royaume. David ne refuse pas ce combat, il sait qu'il faut vaincre l'armée d'Absalon, on ne peut laisser le champ libre aux rebelles, mais il supplie Joab, son chef d'armée : « *Par égard pour moi, doucement, avec le jeune Absalon !* »

Absalon sera vaincu par Joab. Et il s'enfuira à nouveau. Il fuira jusqu'à un arbre dans les branches duquel, malencontreusement, il emmêlera sa chevelure, ce qui le maintiendra prisonnier. Joab, alors, le rejoindra et ne l'épargnera pas.

Quant à David, apprenant la victoire de ses soldats restés fidèles, lesquels ont sauvé son royaume, sa vie, et la vie du reste de sa famille, il n'en tirera aucune joie. Tout à son amour pour son fils rebelle, il demande seulement : « *Tout va bien pour le jeune Absalon ?* » On lui apprend sa mort. Et alors, poursuit le récit : « *Le roi frémit. Il monta dans la chambre (...) et se mit à pleurer. Il pleura longtemps. Il se lamentait, il criait à pleine voix : « Mon fils Absalon, Absalon, mon fils, mon fils ! »*

Voilà l'épreuve, une épreuve multiple pour David : la perte des ambitions, l'identité changée de son fils, et le chagrin de sa perte.

Comment se relever après cela ?

La conversion de David passe par l'amour. Pas l'amour seulement pour ce fils, sentiment admirable sans doute mais obsédant et exclusif. La conversion viendra d'un réveil à l'égard des autres, du reste de la famille, des serviteurs, du peuple... C'est Joab, le chef d'armée, qui viendra réveiller David. Sans prendre de gants. Ne supportant plus de l'entendre crier et pleurer, « *il vint le trouver à l'intérieur* », dit le récit, et il lui dit : « *Tu couvres de honte, aujourd'hui, le visage de tous tes serviteurs qui t'ont sauvé la vie [aujourd'hui], ainsi qu'à tes (autres) fils et tes filles... Tu aimes ceux qui te détestent et tu détestes ceux qui t'aiment... Si Absalon était vivant et nous tous morts, aujourd'hui, eh bien tu trouverais cela normal. Maintenant, lève-toi, et va parler au cœur de tes serviteurs...* »

Le chagrin de David ne s'effacera pas. Mais ces paroles de son chef d'armée - de sa conscience, en quelque sorte - ces paroles justes, faites pour le rappeler à ses autres devoirs, à son entourage, à son peuple, ont de l'effet sur lui.

« *Alors, dit le texte, le roi se leva. (Mot fort) Il était prostré, accablé, mais « Il se leva ». « Il vint s'asseoir à la porte... » - c'est-à-dire qu'il se montra - « et tout le peuple vint en présence du roi » (2S19,9).*

Le retournement, ici, la conversion, le retour à la vie, c'est la réponse que donne David au chef d'armée. C'est le mouvement de se lever, après ce rappel insistant aux oreilles de David : d'autres sont là qui appellent, qui n'ont pas mérité qu'on les néglige, ils sont présents autour de toi, et ils ont besoin de toi. Oui, David, malgré sa peine, a fini par entendre cela. Ainsi, c'est l'amour, ici, l'amour agapè, ouvert, et non dirigé sur un être unique, c'est cette attention aux autres qui opère en David la conversion.

Porter toute son attention sur celui ou celle qui va mal, rester fixé sur son chagrin, le risque est grand de s'enfoncer, au détriment des proches. On croit ne pouvoir jamais sortir du malheur. Et l'on ne voit plus rien, plus personne autour. Alors, des frères et sœurs se sentent oubliés, mis à l'écart, quoi qu'ils fassent pour attirer l'attention du parent... Celui-ci reste comme absorbé dans son malheur. Il faut du temps pour

se relever, comme a fait David. Mais ce fragment de l'histoire de David montre que le retournement possible. Et nécessaire.

## A l'image de JOB

Et pourtant...Voici une 3<sup>ème</sup> épreuve. Celle de l'excès de culpabilité. Epreuve ultime. Proche du désespoir et de l'effondrement. Les deux vont ensemble, souvent, culpabilité et désespoir. Et tout paraît se défaire : les liens familiaux, le statut social, les ressources économiques, l'estime de soi, la santé du corps. Peut surgir alors l'envie de mourir... et, chez des croyants, le reniement de la foi.

*Témoignage de parents (ibid) :*

« Cette usure au quotidien, ces conversations qui ne mènent nulle part, ces nuits écourtées, la déambulation dans la maison, tout cela créait une atmosphère très délétère qui finissait par m'atteindre. Je me sentais 'éclatée', en morceaux, et devais travailler à retrouver mon unité intérieure »... (Mère, JF 22 ans, tbp).

- « Je me suis sentie très seule, oui, même mon mari était absent... même lui était très absent... Je lui en ai voulu parce que je n'avais PERSONNE sur qui me reposer, personne ! » (Mère, JH 19 ans dnc)  
L'excès de culpabilité, c'est l'épreuve de Job. Job était un homme riche, honnête, estimé, comblé de fils et de filles, de serviteurs, de bétail, béni de Dieu. Or, en peu de temps, tous ces biens disparaissent : ses douze enfants meurent, ses serviteurs, son bétail... Et pour finir, il est atteint d'une lèpre qui le condamne à se gratter toute la journée avec un tesson. Il s'écarte alors de sa maison et se couche dans la cendre, comme un pénitent. Et il se gratte.

Il n'y a plus d'existence autour de Job, sauf celle de sa femme, qui vient le voir de temps en temps. Mais elle ne supporte pas de le voir si abattu et elle l'incite, au point où il en est, à demander à Dieu la mort... Puis, arrivent, un à un, quelques « amis » : pour le consoler soi-disant, mais en fait ils alimenteront sa culpabilité. Ah, ces amis de Job ! Ils ont fait du chemin jusqu'à lui, ils ne sont pas méchants, sont même braves, ils ont de la peine pour lui, mais ils veulent comprendre... Et comme Dieu est bon si l'on se conduit bien, selon eux, Job est en faute. Ils épluchent sa conduite, y cherchent les motifs de la colère divine, se posent en justiciers.

Ils sont venus de loin, mais on dirait qu'ils sont comme incrustés en Job. Ils se sont implantés dans sa conscience morale. Et ils n'ont de cesse de le convaincre de péchés, forcément ! pour avoir attiré sur lui autant de malheurs.

On a pu dire, dans les nombreux commentaires sur ce Livre : Job n'est pas coupable et d'ailleurs il s'en défend. Job est l'image de l'innocence persécutée. Il revendiquera lui-même, c'est vrai, cette innocence. Mais plus tard dans le récit. Pour il se gratte toute la journée des pieds à la tête.

Même si Job n'est pas un Juif, il n'est que prosélyte, le contexte littéraire est juif. Et si Job a tout perdu, c'est que Dieu l'a maudit. Et si Dieu l'a maudit, c'est qu'il est coupable... Du moins, c'est la version officielle qui circule alors (et qui n'est pas périmée). C'est ce qui est dit chez les Juifs pieux. Et c'est ce que semble croire tout le monde autour de Job, y compris, jusqu'au moment du retournement, Job lui-même.

Si le récit s'arrêtait là, il n'y aurait rien à dire. Pas d'enseignement nouveau. Or, le Livre de Job est un livre spirituel : l'auteur cherche des réponses au-delà des discours. A une question, notamment : d'où vient le mal ?

« La question du mal », c'est tout le débat du Livre. Est-ce que Dieu envoie le mal exprès, pour nous punir ? Et nous punir de quoi ? Sommes-nous si méchants ?

Et qu'en est-il alors du Dieu Très-Haut, bien au-dessus de nos conduites humaines ? Qu'en est-il du Dieu qui a tellement parlé à Abraham ? qui a guidé Moïse à travers le désert, qui a donné des lois pour protéger nos vies ? Qui a béni David, malgré ses péchés nombreux ?

L'auteur du Livre de Job, tout compte fait, ne peut pas croire à un dieu qui envoie le mal. Et, après un long débat intérieur, Job non plus. Dieu peut être un juge, mais pas un bourreau. Dieu est plus grand que nos cœurs. Les condamnations globales, les sentences expéditives, c'est parfois nous, pas lui.

Le premier mouvement de la conversion de Job se produit quand il n'en peut plus des discours moralisants de ses amis. Saturé de culpabilité, convaincu soudain qu'il y a là, dans ce procès qu'on lui fait, une énorme injustice, il secoue enfin le tas de cendre qui le recouvre, et il se redresse.

Mais chez lui, c'est la voix de la révolte qui s'exprime. Elle monte et elle crie en lui : ça suffit ! je n'ai pas mérité tout cela ! Personne au monde ne mérite de pareils malheurs ! Non seulement Job se dresse contre l'injustice qui lui est faite, mais il défend tous les innocents de la terre. Il le fait, d'abord devant ses amis : « *Taisez-vous !* leur dit-il. « *Laissez-moi !* » « *C'est moi qui vais parler, quoi qu'il m'advienne !* » Il ne craint plus Dieu. Il ajoutera cette parole d'espérance, enfin, car c'est l'espérance qui sauve Job : « *Je sais, moi, que mon rédempteur est vivant !* ».

Puis, il se dresse devant Dieu lui-même. C'est à Dieu qu'il fait un procès.

Deuxième mouvement d'une conversion, Job a assez de confiance en Dieu pour oser l'accuser. On peut trouver cela énorme, scandaleux, ridicule. Dieu, pourtant, « *du milieu de la tempête* », finira par répondre à Job. Il ne lui donnera pas la clé de l'énigme du mal. Mais il dévoilera une part de sa toute-puissance, exprimée dans les beautés de la création. Une toute-puissance, dédiée non pas au malheur, mais à la vie, sous toutes ses formes.

Ainsi, la conversion, chez Job, passe par l'espérance. Le sentiment d'injustice a crié en lui. Et la révolte contre cette culpabilité insupportable, imméritée, l'a remis debout. La fin de l'histoire le montrera en possession de nouveaux biens, rétabli dans sa santé et dans l'estime de tous.

Nos culpabilités sont ainsi parfois, dévastatrices. Parce que nous pensons que nous n'avons pas « tout fait ». Nous n'avons pas su empêcher ou éloigner la maladie. Nous n'avons pas pu soulager celui ou celle que nous aimons. Nous avons dû nous résoudre, en plus, à appeler les pompiers, le Samu, quelquefois la police. Nous avons recouru à cette violence, à cette extrémité : l'hospitalisation. Notre proche ne nous le pardonnera pas, il nous verra comme les responsables de son malheur... parce qu'il faut bien des responsables, et lui ne peut pas l'être, il est déjà trop accablé.

J'ai toujours trouvé important de dire aux familles, comme aumônier, combien, dans le cadre des aumôneries, leurs fils et filles reconnaissent des torts qu'ils ont faits ; comme ils se reprochent les mots blessants, les gestes menaçants, les comportements dangereux qu'ils ont pu avoir à l'égard de leurs proches.

Ils se sentent aussi, à certains moments, très coupables. Combien de patients m'ont demandé : « C'est parce que j'ai péché que je suis là ? » Certains de ceux qui ont maltraité leur entourage cherchent à se punir, parfois en se mutilant. Comme parent, il est difficile d'agir. On est trop impliqués. Mais comme membre d'aumônerie, parce que l'aumônerie est une médiation, on peut les aider en les écoutant avec attention. Ils parlent alors, ils veulent savoir si Dieu pourra leur pardonner. L'évocation du pardon leur rend figure humaine à leurs propres yeux. L'aumônerie n'apporte rien d'autre qu'une espérance. Mais elle peut, grâce au réveil de Job, grâce à l'audace qu'il a eue d'interpeller Dieu lui-même, tenter d'ouvrir ce chemin.

Chacun de nous reçoit en lui l'écho de la révolte de Job. Cet écho pourra nous guider pour entendre aussi, au milieu de nos tempêtes, la voix d'un Dieu vivant et miséricordieux.

## CONCLUSION

Pour conclure, j'essaierai de résumer l'apport de nos trois récits. Et puis de dire, en quelques mots, comment nos proches eux-mêmes - qui traversent, nous le savions déjà, des épreuves similaires mais amplifiées - ouvrent aussi des chemins de conversion. Je parlerai là en tant qu'aumônier, davantage qu'en tant que parent concerné. En aumônerie, en effet, grâce aux médiations, au travail d'équipe, à la vie de cette église locale particulière qu'est un lieu de culte en psychiatrie, j'ai eu la chance, - la grâce - de pouvoir écouter de nombreux patients.

## ABRAHAM, DAVID et JOB : la Foi, l'Amour, l'Espérance.

### Abraham :

Ayant renoncé à tout projet d'avenir sur son adolescent, délivré, au fond, de cette responsabilité, ayant remis à Dieu le destin d'Isaac, et ayant vu, dès lors, ce fils autrement, ayant retrouvé un fils autre, Abraham, apaisé, redescend de la montagne. C'est toujours Isaac à son côté, mais ce n'est plus le même

Rencontre Nationale Relais : Conférence de Monique Durand Wood  
fils. Cet Isaac-là est un homme. Libre.

Abraham a eu foi jusqu'au bout, par-delà la mort programmée du fils. La promesse de Dieu, qu'il a entendue en lui autrefois, dès son départ de Chaldée, cette promesse, même anéantie en apparence, surpasse les promesses de la terre. Dieu, Source de Vie, est plus précieux que nos biens les plus précieux. « Abraham a eu foi », dira st Paul, et « cela lui a été compté comme justice ».

Mais il a modifié aussi sa représentation de Dieu. Dieu n'est plus une autorité - légitime mais dévoratrice - qui réclamerait le sang de ses enfants. Il est un Dieu qui accompagne nos croissances intérieures, y veille, et en cela il est digne de foi. La conversion d'Abraham s'appuie sur la foi.

Ce chemin de confiance peut s'ouvrir aussi pour nous, malgré l'incompréhensible de nos situations. Il peut se construire jour après jour, à l'aide de ces «*petits cailloux blancs* » dont parle Lytta Basset : des paroles, des gestes d'amitié, des signes multiples et anodins, qui aident à traverser le fleuve du malheur.

### **David :**

David a éprouvé un grand chagrin lors de la mort d'Absalon. Il paraissait inconsolable. Rien n'avait modifié ses sentiments de tendresse envers ce fils. Il a pris le deuil longtemps. Trop longtemps selon son entourage. D'autres avaient besoin de lui : enfants, femme, conseillers, amis, et anonymes... Il lui fallait se tourner ailleurs, entendre cet appel qui venait d'autres voix. Il s'est retourné. Il a fini par entendre.

Nous mettons du temps, quelquefois, à écouter tout simplement. A nous rappeler que nous avons une famille, des connaissances, que des inconnus même, peuvent nécessiter notre aide. Nous avons besoin d'être réveillés par notre « chef d'armée », notre conscience, comme l'a été David. L'amour appelle depuis d'autres horizons. Et le fait de l'entendre nous relève. La conversion de David, son relèvement, s'appuie sur l'amour.

### **Job :**

Combien d'êtres humains, comme Job, ont traversé la nuit ! Il y a un petit livre qui s'appelle « La traversée de la nuit », de Geneviève De Gaulle Anthonioz. Le livre raconte son expérience de déportation à Ravensbriick. Il témoigne aussi de l'espérance de cette femme, frappée, humiliée, découragée parfois, mais tournée vers les traces de vie qui persistaient dans sa mémoire, et même dans son cachot. Ainsi, elle s'était attachée à un insecte, un cafard auquel elle laissait des miettes de son pain.

Elie Wiesel témoigne aussi de cette expérience, comme Juif déporté, dans un ouvrage qui s'appelle simplement : « La Nuit ». Et il y a cette prière d'Etty Hillesum, dans son livre « Une vie bouleversée » : « *Mon Dieu, que nous défendions jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous !* »...

C'est peut-être ici notre témoignage particulier : rappeler autour de nous, où se vivent tant d'autres drames, qu'il y a toujours « une lumière dans la nuit », comme dit le logo de l'association...

Ainsi, Job, rongé d'abord par la culpabilité, presque anéanti, est amené à creuser en lui, sur l'insistance de sa femme, jusqu'à produire et faire éclater la révolte. Et sa révolte, comme dans des psaumes, restaure sa relation avec Dieu. La conversion de Job s'appuie sur l'espérance.

### **LA CONVERSION de nos PROCHES : le témoignage des aumôneries**

Le titre général de cet exposé commençait par ces mots : « La maladie psychique d'un proche... » J'ai envie de finir par ceux-ci : « La conversion d'un proche malade psychique »... Je veux dire, en effet, quelques mots, sur ces chemins de conversion qui s'ouvrent pour nous, en aumônerie, et pour des parents, j'en ai entendu ! grâce aux patients eux-mêmes... Une maman me disait récemment que sa fille, malade psychique, lui avait lancé : « Heureusement que tu as eu des enfants compliqués, sinon tu n'aurais pas avancé ! »

Avec la maladie psychique, nous apprenons l'humilité. Les patients hospitalisés que j'ai côtoyés, même pris dans des bouffées délirantes, même mythomanes, même paranoïaques, étaient humbles. Sans prétentions. Est-ce que la crise aiguë qui les a menés à l'hôpital les a épuisés ? Le fait est qu'après cet épisode - même si les médicaments jouent un rôle dans l'apaisement - ils ont une attitude franche et plutôt aimable, même douce. Je pense alors à la parole du psaume : Tu ne méprises pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé.

C'est bien déstabilisant, en effet, de découvrir que du chaos s'installe en soi, que sa parole, ses comportements, prennent des aiguillages imprévus ; que des personnages bizarres s'installent dans sa tête



Rencontre Nationale Relais : Conférence de Monique Durand Wood  
et mènent la danse dans son cerveau.

C'est vrai que des patients, même en aumônerie, peuvent vous débiter des contes à dormir debout, vous tester. Mais leur enveloppe humaine, ils ne la cachent pas. Ils ont désappris à se cacher, ils ne trichent pas. C'est une leçon d'humanité qu'on n'apprend pas ailleurs.

Je pense à Pedro, très excité, qui se vantait auprès de moi : « Je suis Jésus ! » J'aurais peut-être dû le laisser délirer, c'est ce qu'on dit, « ne pas contrarier les fous » ! Mais cela m'a agacée aussi, cette impression qu'il me testait. Alors, j'ai répliqué : « Mais non, vous n'êtes pas Jésus, vous êtes Untel ! » Ses traits se sont défaits, ses yeux agrandis. Mais, au bout d'un moment, d'une voix tranquille, il a corrigé : « Bon, c'est vrai, je suis un des disciples ». Cela ne tenait qu'à lui, après tout...

Côté religion, pas d'artifices, en hôpital. Pas de discours débranché de la vie, loin des réalités. Pas de langage incompréhensible.

Quand on a fini de lire, pendant la messe, l'évangile du *Riche et de Lazare*, le riche vivant dans l'opulence tandis que le pauvre, pour toute caresse, ne connaît que la langue des chiens affamés sur ses plaies, Joëlle se lève de son banc et interpelle les autres patients : « Vous vous rendez compte, les amis ? Ce Lazare vivait une sacrée galère, tandis que nous on a des douches, on va au Mac'do avec les infirmiers, et quelquefois au cinéma ! » Elle actualisait l'Évangile.

Tout comme Jeanine, une dame très culpabilisée, qui ne se pardonnait pas d'avoir dû divorcer, mais qui me dit un jour :

- Monique ! J'ai découvert la miséricorde infinie de Dieu ! Tu veux savoir ?

Bien sûr.

- Je lui ai demandé quel est le péché le plus grave. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

Non, Jeanine.

- Il m'a seulement dit, comme Jésus à Marthe, dans l'évangile de Jean, tu sais ? « Jeanine, Jeanine, tu t'agites pour bien des choses »... Et Jeanine rayonnait d'avoir découvert ce jour-là la tendresse divine, et son rayonnement nous atteignait tous...

Oui, nos chemins de conversion passent par l'épreuve. Mais les épreuves de nos proches aussi, fils et filles, compagnons ou vieux parents, sont traversées de lumière. Une parole, un geste de leur part, non plus d'hostilité ou d'étrangeté mais de bienveillance, nous surprennent. C'est vrai, certains malades choisissent la mort... L'aumônerie accompagne dans la prière, avec confiance, leur passage jusqu'à l'autre rive. Même cette épreuve peut ouvrir un chemin de conversion, on l'a vu avec l'expérience de Max Gallo.

Le mode de conversion lui-même ne nous appartient pas. D'où cela vient-il ? Plus qu'une action volontariste, la conversion est un appel à nous laisser habiter par Dieu. Nous sommes peut-être un peu sourds. Mais nous savons que la porte n'est pas fermée. Et que toujours, selon le livre de l'Apocalypse, quelqu'un frappe.

*Voici, est-il dit, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je prendrai le repas avec lui et lui avec moi. (Apoc 3,20).*

Puissions-nous entendre cette voix, et accueillir en nous ce convive mystérieux.

*Monique Durand Wood, le 5 février 2011*